

# Le Galepin

- ROUGE -

n°35 - 1<sup>er</sup> novembre 2020

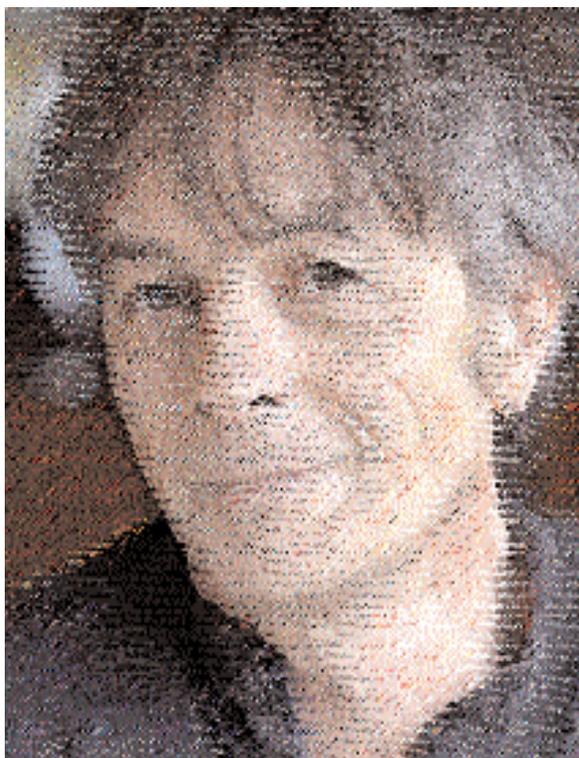


*Profiter du confinement  
pour (re)lire Hubert Mingarelli*



n°35 - novembre 2020

# UN HIVER AVEC HUBERT MINGARELLI



## Repères

14.01.1956

Naissance en Lorraine.

1973

Engagement dans la Marine. Trois ans.

S'installe à Grenoble. Divers métiers.

fin des années 80

Premières publications.

2003

Prix Médicis pour "Quatre soldats".

Aujourd'hui

Il vit dans un hameau des Alpes françaises, à Matheysine, plateau du sud de l'Isère entouré de montagnes.

## Quelques-unes de ses publications

1999 - *Une rivière verte et silencieuse*

2000 - *La dernière neige*

2002 - *La beauté des loutres*

2003 - *Quatre soldats*

2004 - *Hommes sans mère*

2006 - *Océan pacifique*

2007 - *Marcher sur la rivière*

2009 - *La promesse*

2010 - *L'année du soulèvement*

2012 - *Un repas en hiver*

2014 - *L'homme qui avait soif*

2015 - *L'incendie* (av. A. Choplin)

## « Une rivière verte et silencieuse », 1999



1. « Une rivière verte et silencieuse », Le Seuil, 1999  
– env. 115.000 signes

2. [Début du roman] « Cette herbe poussait si vite que personne ne jugeait utile de couper une herbe qui aurait repoussé le lendemain. Elle commençait derrière les maisons et, me semblait-il, s'étendait aussi loin que la vue portait depuis le sommet du château d'eau. Mais je ne pouvais pas l'affirmer, car je n'étais jamais monté sur le château d'eau. C'était une herbe mystérieuse.

Je pouvais marcher une heure sans rencontrer autre chose que ces herbes qui me dépassaient d'un demi-mètre en hauteur, mais laissaient entrer la lumière du soleil, de sorte qu'il n'y avait rien d'effrayant à y marcher, même sur un kilomètre à l'intérieur. »

Ce n'est peut-être pas la meilleure façon d'entrer dans l'œuvre de Mingarelli que de commencer par ce mince roman. S'il est tout à fait significatif de son écriture, il présente une certaine rudesse dans le scénario, dans la "fable" dirait-on pour l'opposer à l'"argument". Pour le dire autrement il est sans doute le roman le plus rêche, le plus aride, j'irais jusqu'à risquer le plus sévère. Les situations y sont d'un extrême dépouillement et presque "sans matière narrative".

Le narrateur est un jeune garçon. Tout ou presque se passe entre lui, Primo, et son père. Où cela se déroule-t-il? Les lieux sont mystérieux, en une sorte de bout du monde dont le premier élément qui nous soit révélé est de ces hautes herbes qui s'étendent à perte de vue<sup>2</sup>. C'est la peur d'un chien – qui s'est, un jour de rut, laissé aller à se frotter contre sa jambe – qui le pousse à s'ouvrir dans les herbes « une sorte de tunnel à ciel ouvert » dans lequel il sera à l'abri de toute mauvaise rencontre.

Image terrible d'une enfance abandonnée (il n'y a pas de mère): ces marches obsession-

nelles dans le tunnel: « Lorsque j'arrivais au bout, je faisais demi-tour sans prendre le temps de me reposer parce que je n'étais pas fatigué et que, très souvent, j'avais une pensée en tête que je n'avais pas encore fini de dérouler ». Le château d'eau et l'usine de compresseurs sont, avec le grand magasin Spinelli, les seuls points de repère de Primo. À l'essentiel près: l'amer absolu dans cet océan de solitude est son père.

Il est sans emploi depuis que l'usine de compresseurs lui a donné son compte. Il loue ses bras, tond les pelouses, retourne les jardins. Il fait preuve d'une foi viscérale: « Son plus grand résultat avec Dieu, c'était le rosier grim pant. Il avait commencé à fleurir le lendemain de la plus longue prière que mon père eût jamais faite ». Après la première floraison, il en récolte les graines et se met en tête d'en faire commerce. Père et fils veillent jalousement sur la centaine de petits pots soigneusement alignés: les sortir, les rentrer, les arroser, les aligner... C'est une belle promesse d'argent à la revente. En attendant, le père se sépare de la cuisinière pour payer quelques dettes.

Cela ne suffira pas et les agents de l'EDF viendront couper l'électricité de la petite maison.

Mauvaise nouvelle: Angus, qui s'y connaît, dit que ce ne sont pas des graines de rosiers... À faire le journalier, pourtant, le père met quelques sous de côté. Primo, lui, rêve de rivière<sup>3</sup>. Il a ce bel aveu de tendresse: *«J'aimerais me souvenir qu'on y a pêché tous les deux. Je sais bien qu'on ne l'a jamais fait, mais c'est quelque chose dont j'aimerais me souvenir»*.

Les pièces s'entassent *«pour payer l'électricité»* mais, un soir, le père décide d'aller manger au restaurant. Primo ne comprend pas cette folie. Au restaurant, il commande le meilleur menu, il boit du vin et des bières et paie une femme pour qu'elle chante. Tout cela se terminera à l'église où, sacrilège!, le père volera des cierges...<sup>4</sup>

Entre-temps le père et le fils se seront parlé. Le père était au courant pour les rosiers, il n'a rien dit parce qu'il avait promis à Primo que deux pots étaient à lui et il lui a même avancé l'argent qu'il pourrait en tirer... – il rêvait de se payer une canne à moulinet... L'aveu du père: *«Alors moi j'ai pensé: Primo a grandi et c'est le*

*principal quand on y réfléchit. Tant pis pour les plantations»*.

Je connais peu de textes qui méritent aussi justement le qualificatif de «minimaliste».

*«C'est vraiment pas grand-chose. À peine un murmure sur le quotidien d'un gamin qui vit seul avec son père. Des phrases courtes cernées par le silence. Une voix fragile et ténue. Le premier roman de cet auteur pour la jeunesse semble comme un château de cartes dressé avec seulement le deux et le trois de trèfle. Un château minuscule, posé en bord de table et que menace le moindre souffle»* écrit magnifiquement Thierry Guichard (Le Matricule des Anges, déc. 99).

Bien sûr dans le tunnel Primo enfouit la grande douleur inépuisable de l'absence maternelle, sans jamais en dire un mot. Et cette rivière où son père attrapait les truites à la main figure bien les bonheurs perdus. Mais l'enfant ne cède pas au désespoir. Sans cesse il s'invente, à scruter les choses insignifiantes du quotidien, une parole calme et consolatrice. Peu de mots d'amour, mais des silences d'amour. Une passerelle si ténue sur la vie qu'il faut ce huis-clos pour la protéger. ■

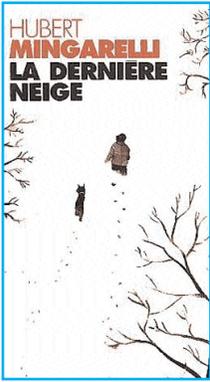
3. *« Cette nuit, je rêvai à une rivière parce que, dans la dernière ville où nous avons habité, il en coulait une qui semblait verte à cause des algues qui poussaient sur le fond. Elle était verte et silencieuse. Des poissons argentés nageaient sur place, face au courant. Ils ondulaient comme les algues.*

*Je ne me souvenais pas beaucoup de cette ville, mais je me souvenais très bien de la rivière.*

*Je regrettais beaucoup cette ville à cause de la rivière qui y coulait. »*

4. *« Je retournai dans l'église du plus vite que je pus, en faisant bien attention à mes cierges. J'allai devant l'urne, sortis mon billet de la poche, le pliai et le fit tomber dedans, et Lui promis qu'un jour ou l'autre je reviendrais payer le reste. »*

## « La dernière neige », 2000



5. « La dernière neige »,  
Le Seuil, 2000 – env.  
130.000 signes

6. « À ce moment-là on a entendu ma mère sortir de l'appartement. Puis la porte se refermer derrière elle. Et un instant après on a entendu le cliquetis de la minuterie dans la cage d'escalier. C'était une très longue minute qui s'écoulait. Comme chaque fois que nous l'entendions, je suis resté silencieux, et je n'ai pas osé regarder mon père. » (31)

« On s'est arrêtés de parler du froid quand on a entendu la minuterie se mettre en marche après que ma mère eut refermé la porte derrière elle. » (41)

« Quand nous avons entendu la porte se refermer et tout de suite après la minuterie de la cage d'escalier se mettre en marche, mon père a détourné son regard de la cage du milan... » (97)

On retrouve le fil de cette relation adolescent-père mais dans une situation autrement plus dense et symboliquement chargée: le fils ici accompagne son père dans son dernier long voyage de mourant alité. Il dort près de lui, dans le fauteuil, il le veille, attentif au moindre souffle, au moindre mouvement. Les paroles entre eux sont rares. Où est la mère? Longtemps elle est celle que l'on guette, qui s'absente mystérieusement à la nuit et dont la minuterie de l'escalier – ils habitent au dernier étage – dit seule qu'elle vit<sup>6</sup>. On ne saura rien de plus sur elle. Elle sera là près du docteur dans les derniers moments.

Du père, on n'en apprendra pas davantage sur sa vie d'avant. Mingarelli se concentre sur cette ultime saison. La maladie du père fait que l'on verse à la famille de quoi vivre. Pauvrement. Le garçon complète en travaillant. Il est tout jeune encore (dans les 13 ans?) et se fait quelques pièces en donnant la main aux vieux de l'hospice qui veulent se promener. Les billets sont rares, il y faut la grâce d'une rencontre avec un écu-

reuil... Il s'entend bien avec le gardien, Borgman, chez qui il se réfugie quand personne ne fait appel à lui.

Voilà que deux rencontres vont faire basculer cette situation où rien ne s'avoue d'autre qu'une infinie tendresse entre le fils et le père. La première est celle d'un milan, oui, ce rapace diurne de belle envergure, qu'un brocanteur tient en cage dans son fourre-tout. L'oiseau fascine l'ado qui se met en tête de l'acheter. On comprend très vite qu'il veut en faire cadeau à la solitude paternelle, comme si le souvenir des errances célestes du milan apporterait un peu de rêve à l'homme cloué désormais en son lit. Et le père y croit, il joue le jeu et bientôt se passionne pour le récit de sa capture qu'invente le fils. S'appuyant d'abord sur le vraisemblable et le possible, il enrichit peu à peu son récit au point de lui conférer des allures quasi mythologiques. « Avec tout ce qu'on entendait du dehors, la pluie et le vent, on aurait dit que la capture se déroulait vraiment au milieu de la tempête. » Le père écoute, sourit et finit par s'endormir, apaisé et serein.

Mais le prix qu'exige Di Gasso s'avère hors de portée. C'est alors que meurt la vieille dame aux foulards qui aimait tant la compagnie de l'enfant. Ses enfants ne veulent pas s'encombrer de sa chienne et laissent une belle somme à qui les débarrassera d'elle. Le garçon finit par accepter, pour compléter son pécule<sup>7</sup>. On est au début de l'hiver, la neige tombe sans répit. En trente pages hallucinées, Mingarelli raconte chaque seconde de cette journée, de l'aube à la nuit suivante, où le garçon emmène la chienne dans la neige, le long d'une voie ferrée en construction qui file jusqu'aux collines, au bois de mélèzes et, par-delà le pont, jusqu'aux montagnes. Le froid est vif, il a fallu glisser les bottes du père sur deux paires de chaussettes. Le garçon observe la déclivité du sol, repère les mares gelées, s'étonne de voir fumer un wagon abandonné là – on y vit ! La chienne d'abord croit à la promenade, mais elle se fatigue, elle s'épuise à le suivre tant et tant d'heures de marche... Le garçon pique parfois un sprint pour la semer. Il finit par la perdre. Quand il revient sur ses pas à l'approche du soir, *«Je me suis*

*arrêté, et je suis resté là sans bouger, debout dans la neige, à regarder les empreintes sortir de mes anciennes traces et se perdre dans la nuit en dessinant une courbe sur la gauche. [...] C'est ici qu'elle avait renoncé à me suivre. Peut-être au moment où je courais en criant de regarder la neige. Peut-être bien avant, ou après. [...] Je n'arrivais pas à partir. Je crois que j'aurais préféré voir la chienne étendue sur le flanc dans la neige plutôt que ces empreintes. Qu'est-ce qu'il y avait là-bas ? Soudain le vent s'est levé et je suis reparti.»*

Il rentre, égoutte ses vêtements et erre entre cauchemar et sommeil, jusqu'à ce que... *«Je me suis mis à gémir. À gémir de plus en plus fort, jusqu'à ce que soudain la chambre s'éclaire, et tandis que je me retournais vers le lit, haletant et démuni, mon père, redressé sur le côté et tenant le bouton de la lampe dans une main, a tendu l'autre vers moi»*. La fusion est totale et silencieuse, totalement silencieuse, ce qui est la marque de Mingarelli.

L'arrivée du milan bouleverse la vie. Père et fils partagent la magie des moments de repas et jusqu'aux froissements d'aile, aux clignements d'yeux comme instants arrachés à l'éternité<sup>8</sup>.

7. *«J'ai aperçu au loin une enseigne au néon que je connaissais. Quand je suis arrivé en dessous, j'étais en nage. L'enseigne clignotait au-dessus de moi. Mes mains devenaient vertes, puis blanches, puis vertes.*

*Et mon Dieu cette chienne est si vieille et fatiguée, et le milan si plein de vie.*

*Blanches, puis vertes, puis blanches.*

*Très peu de force, quelques promenades sous les grands arbres, l'équivalent d'une longue promenade dans la neige.*

*Blanches, vertes.*

*Si plein de vie.*

*Je suis reparti.»*

8. *«Nous sommes restés sans rien dire, tournés vers la fenêtre devant laquelle j'avais installé la cage sur deux chaises. Silencieux, juste à contempler le milan jusqu'à ce que la nuit tombe. Et ensuite nous sommes restés dans le noir, et toujours silencieux, simplement à écouter les bruits qui provenaient de la cage, et qui étaient si ténus qu'on aurait même dit du silence et qu'il fallait retenir sa respiration pour les entendre jusqu'au bout.»*

9. « On a continué à le regarder manger. Avant qu'il ait fini, je suis passé de l'autre côté du lit et j'ai allumé la lampe de chevet. Je suis revenu dans le fauteuil. Le milan a vidé l'assiette à dessert. Mon père a tourné la tête, a regardé le plafond. Et rituellement à présent, il a dit :

– Bon Dieu, mon garçon, il a tout mangé.

Et moi aussi rituellement :

– Tu parles, viande de premier choix.

On s'est tus. Mon père s'est reposé un peu, les yeux rivés au plafond. Puis est venu le moment où la nuit est vraiment tombée dehors. La fenêtre est devenue noire et nous avons commencé à écouter tous les bruits du milan. Ce qui, depuis pas mal de temps à présent, avait remplacé le récit de la capture.

Il y a eu cette sorte de froissement provenant de la cage et j'ai demandé :

– Tu as entendu ?

– Non, j'ai rien entendu du tout.

Ça ne m'a pas étonné. D'ailleurs je n'aurais pas dû lui demander. C'était un froissement de rien du tout, et j'avais commencé à me rendre compte depuis quelques jours que, certains bruits, il ne les entendait plus.

Mais il a voulu savoir :

– Alors, qu'est-ce que c'était ?

– J'en sais rien, peut-être que c'était rien. »

Mystérieusement on ressent la présence du milan dans la chambre du père comme quelque chose d'essentiel, presque la quête d'une vie. Qui a tenu son père dans les bras à l'ultime seconde vit hanté par l'idée de n'avoir pas su trouver les mots, les gestes, de ne pas les avoir rendus assez ardents pour dire l'infini bouleversement de la tendresse qui est alors la seule chose qu'il reste à donner<sup>9</sup>.

Le père meurt. « Je suis sorti de la chambre. J'ai enfilé mes bottes, attrapé mon manteau, puis soudain j'ai renoncé à sortir. J'ai reposé le manteau sur la chaise et je me suis allongé sous la fenêtre.

J'ai regardé le ciel un moment. Mais comme il n'y avait rien à voir, j'ai regardé devant moi.

Je voyais le plat de mes bottes. Le sel de déneigement avait laissé des traces blanches sur le cuir. Le bord des semelles était gris.

On aurait dit des vieilles bottes.

Je me suis redressé, et déchaussé. Suis allé chercher ce qu'il me fallait et suis revenu m'asseoir sur le lit.

Alors je les ai cirées.

Quand elles ont brillé, je les ai posées devant le lit et les ai regardées, comme quelque chose de très précieux. Je ressemblais à quel-

qu'un qui contemple une paire de bottes neuves. » [fin du texte]

Est-ce le mot *milan* ? l'histoire semble située en Italie : rue de Brescia se trouve le bric-à-brac de Di Gasso et il est question d'une fontaine rue d'Asiago – où vécut et mourut Rigoni Stern (cf. *Saisons* n°1). Il me plaît à croire que Mingarelli a voulu là se placer sous la houlette du vieil auteur (alors encore vivant) dont la neige envahit tant les écrits...

La neige et son corollaire, le silence. La partition sonore de Mingarelli est toujours réduite aux bruits – ici à peine évoque-t-il la radio du brocanteur. Ceux des vêtements qui gouttent, retour de la longue course du garçon dans la neige ; ceux qu robinet qu'il apprivoise pour parvenir à s'endormir ; ceux de la minuterie qui disent bien plus, un abandon, tant et si bien que le garçon souhaitera y mettre un terme en apprenant à sa mère à descendre dans le noir...

Mingarelli est un écrivain parcimonieux : phrases courtes, lexique dépouillé, il fuit le style en ce qu'il a d'affêté. Les personnages entiers lui conviennent bien. La proximité de la mort les fait ici vibrer d'une singulière humanité. ■

## « La beauté des loutres », 2002

À nouveau la neige, à nouveau l'hiver. À nouveau un adulte assez paternel et un adolescent. Et un titre qui fonctionne un peu comme « *Une rivière verte et silencieuse* » : un hors-sujet qui représente un élément miraculeux du passé et soudain revient illuminer le présent ; mais fugacement, pour dire une tendresse quand tout autour s'annonce la dureté des temps. Des loutres, il n'en est question qu'en deux ou trois occasions ; les a-t-on seulement vues ou n'est-ce pas plutôt d'une simple photographie que l'on garde souvenir ? À vrai dire la chose fait tout à fait anecdotique et gratuite<sup>11</sup>.

L'histoire est celle d'un voyage de nuit et sous la neige : Horacio va livrer des moutons au-delà des montagnes, dans la vallée. Vito, son jeune employé, l'accompagne. Tout se passe bien jusqu'à l'approche du col : la neige s'est mise à tomber dru et il faut chaîner. De nuit, dans le froid. Une chaîne va casser, un mouton sauter par-dessus la ridelle du camion. Ils arrivent finalement à bon port. Il n'y a pas d'autre péripétie que les conversations à l'intérieur de la cabine et le pay-

sage qui défile. Trois brèves haltes : un homme dévale la montagne pour venir demander une cigarette ; dans une ferme où ils veulent prendre de l'eau, ils tombent sur des gens qui ébouillangent un cochon vif ; dans une station service, états d'âme d'un homme au bout du rouleau. Ces rencontres n'ont pas de justification par rapport à l'histoire et ne renforcent pas notre connaissance des personnages.

Horacio est celui qui sait, l'homme d'expérience qui connaît l'élevage et la conduite et ne reste démuné en aucune circonstance. Pourtant, dans la dernière scène, il se laisse aller à confesser (à la femme de l'éleveur) la peur qui l'a saisi quand la chaîne a cassé – c'est d'ailleurs le seul moment où il frappe Vito pour le faire taire.

Vito, lui, est plein de bonne volonté et de bons sentiments, il se préoccupe des moutons et de leur bien-être. Il se voue au service d'Horacio et fait preuve en toutes circonstances d'une extrême gentillesse.

L'épisode du cochon suscite une réaction indignée : pourquoi cette souffrance gratuite ?



10. « La beauté des loutres »,  
Le Seuil, 2002 – env.  
160.000 signes

11. « – Tu as déjà vu une loutre ? demanda-t-il.

– Une loutre ?

Horacio quitta le ruisseau des yeux.

– Oui, dit-il.

– Non, j'en ai jamais vu, dit Vito. Je sais à quoi ça ressemble à peu près. Mais j'en ai jamais vu. Je crois pas, non.

Horacio termina son sandwich. Il tendit la main et tira le sac à lui. Il avait une bouteille de bière et la décapsula. Il en but la moitié d'un trait. Il la posa dans l'herbe et dit :

– Moi, la seule que j'ai vue, c'était sur une photographie.

– Ah ! dit Vito.

– Oui, la seule loutre que j'ai vue, c'était sur une photographie... »

12. « – J'aimerais qu'on soit déjà au col, dit-il.

– Moi aussi, dit Horacio. En haut du col, même.

Vito demanda :

– Et s'il y a de la neige ?

– S'il y a de la neige ? répéta Horacio. Ça fait longtemps que je pense à ça.

– Alors ? insista Vito.

– Alors on verra.

Il jeta un œil au tableau de bord.

– S'il n'y a pas de neige je serai content. Comme je serai content.

Sa voix était très basse et couvrait juste le bruit du moteur. Vito demanda de la même hauteur de voix :

– On pourra essayer de monter s'il y en a ?

– Il le faudra bien, oui, dit Horacio.

– On mettra les chaînes ?

– Oui, on les mettra. »

Pas un mot d'Horacio mais il enclenche la marche arrière et, sitôt revenu sur la route, il tire plusieurs cartouches en l'air.

Quand ils arrivent chez l'éleveur, en pleine nuit, il les questionne sur le mouton manquant. N'était-il pas malade ? C'est en effet la première fois qu'ils font affaire ensemble et il veut être sûr de son interlocuteur. Cela a le don d'énerver Horacio qui, au bout du compte, lui cède son fusil pour le prix du mouton, histoire de revenir avec la somme prévue.

Les dialogues prennent ici une plus grande importance que dans les précédents romans. Ils sont pour autant aussi peu explicatifs et traduisent juste les bavardages insignifiants destinés à meubler le trajet<sup>12</sup>.

Les descriptions sont celles de la route tout autant que des paysages. « Ils roulaient maintenant sur une plaine blanche, et parfois il y avait des vallons. » « La route était toujours noire et bordée de congères. » « Le ciel était bleu et ils roulaient entre des champs d'arbres fruitiers. » « La route s'élargissait en bas de la colline. »

Un paragraphe (p. 54) très significatif de l'écriture descripti-

ve de Mingarelli : « Ils avaient trouvé un coin où la neige avait fondu. Entre des peupliers et un ruisseau, pas très loin de la route nationale. L'herbe était couchée et jaunie, et il y avait des feuilles jaunes et sèches tombées des peupliers et répandues partout. Derrière la rangée de peupliers, il y avait un champ de pêcheurs. » Simplicité du vocabulaire, usage répété de « il y a », répétition « jaunie » et « jaunes », triplement du mot « peupliers »... Il fait du dépouillement volontaire sa marque.

Autre exemple (p.101) : « Ils arrivèrent au bout de cette route en fin d'après-midi. La ville et le pont étaient légèrement sous le niveau de la route, en sorte qu'ils les virent presque au dernier moment. Ils virent d'abord le haut du pont, et la ville ensuite. Ils voyaient aussi le tracé de la rivière entre la montagne et la ville, et un lac de retenue en amont de la ville. »

Cette rudesse est si constitutive des personnages que, lorsque la femme de l'éleveur, émue de l'émotion d'Horacio, « fit une chose dont elle devait toujours se souvenir [...] et posa sa main sur celle d'Horacio », le geste apparaît d'une audace folle et, pour tout dire, déplacé. ■

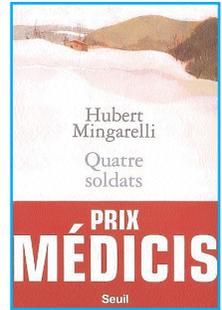
## « Quatre soldats », 2003

1919. L'Armée Rouge est en pleine organisation<sup>14</sup>. Si la conscription lui apporte une supériorité numérique incontestable, elle est encore loin de rivaliser avec les armées blanches. Elle n'en finit pas d'asseoir la toute neuve autorité des Soviétiques. Comme pour ses ennemis polonais et roumains, la trêve hivernale est la bienvenue. *« Au mois d'octobre il a neigé et nous avons attendu les ordres dans une usine. Quand ils sont arrivés, notre commandant nous a réunis et nous a dit que nous devons quitter le front, nous replier dans la forêt, construire des cabanes et attendre le printemps. »* Inutile d'attendre d'autres précisions : Mingarelli n'en donne jamais tant les lieux sont génériques ; cette forêt-ci devient LA forêt et cet hiver l'hiver de toutes les fins du monde.

La guerre est singulièrement absente de ce récit, avant les dix dernières pages. Et l'hiver même (dès la page 19 : *« Quand le printemps était arrivé, nous avions mis le feu à toutes les cabanes »*). Le récit va s'étirer dans un printemps froid mais plus glacial : les sentiments y demeurent engourdis, s'y dévoilent frileusement, à

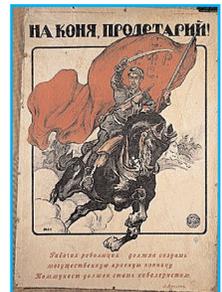
mots couverts, mais des regards s'échangent, des sourires un peu bourrus, de quoi tenir lieu de conversation. Et puis les premières déridées du printemps vont autoriser presque des confidences et des aveux.

Ces quatre se sont choisis d'instinct et leurs tempéraments se complètent avec assez d'harmonie. Bénia, le narrateur, est discret et attentif. C'est lui qui, chaque nuit, accompagne Pavel au bout de ses angoisses cauchemardesques. Pavel est le débrouillard, celui qui réfléchit les plans de la cabane à construire et sait comment éviter au tuyau de poêle d'enflammer la toiture. Kyabine est le colosse fruste, l'Ouzbek qui n'en finit pas de perdre son tabac aux dés et à qui chacun finit par faire crédit. Quant au quatrième, Sifra, il est le plus secret, le plus fin ; sa qualité est sa précision au tir, et cette incroyable capacité qu'il a à remonter son fusil les yeux fermés. L'absurdité de la guerre en fera la victime toute désignée : les plus brillants sont les premiers à disparaître. Reste le cinquième, le plus jeune, Evdokim : magique ! Il écrit !



12. « Quatre soldats »,  
Le Seuil, 2003 –  
env. 190.000 signes

13. « Les quatre soldats »,  
film de Robert Morin, 2011



14. Affiche de recrutement.

15. «— Et toi, Pavel, est-ce que tu as fait quelque chose de bien aujourd'hui?

Pavel lui a répondu:

— C'est difficile de parler des bonnes choses qu'on a faites.

Kyabine a dit:

— Dis-m'en au moins une.

Mais Pavel est resté silencieux. Kyabine le suppliait du regard à présent. Sifra et moi aussi on était curieux de connaître une des bonnes actions de Pavel. Heureusement on parvenait à rester sérieux. Soudain, Pavel a dit:

— Ce matin j'ai pissé sur un tas de fourmis qui essayaient de bouffer une chenille.

Kyabine nous a regardés, Sifra et moi, puis il a regardé Pavel, et il lui a dit:

— Hein? quoi?

— Je te demande, Kyabine, si la chenille pouvait se défendre?

Maintenant Kyabine nous interrogeait du regard, Sifra et moi.

Pavel a expliqué:

— Une bonne grosse chenille qui se tortillait pour échapper à ces saloperies. Alors je me suis dit: Pavel, c'est le moment de faire une bonne action.

Kyabine a tapé du plat de la main sur la caisse en bois et il a dit:

— Je crois que tu te fous de nous, là.

Pavel n'a pas répondu.

Kyabine a dit:

— Si, tu te fous de nous. Faut pas me la faire. »

Entre ceux-là s'installe une complicité qui vaut amitié, même si les échanges n'évoquent jamais rien du passé: après tout les soldats, promis à nul avenir, n'auraient que faire à s'encombrer d'un quelconque passé... Ils ne se savent ici que de passage et rien ne saurait durer parce que, conclut Bénia, «*Le ciel est sans fin et il n'y a pas les mots*». On voit à quel point cette phrase pourrait conclure chacun des romans dont nous venons de parler. C'est dire avec quelle constance Mingarelli creuse ses sources. Ainsi ces cinq-là ne partagent-ils que la pauvreté d'un présent qui leur est confié: une cigarette, une baignade à l'étang, un éclat de rire. Il n'y a pas plus pauvres au monde que ces cinq-là.

C'est un pari romanesque surprenant que d'escamoter l'hiver, dont on peut penser que la survie a été la seule préoccupation — «*L'hiver avait passé et c'est difficile de s'imaginer combien il avait été long et froid. Nous avions mangé nos mules et nos chevaux, et un grand nombre d'entre nous étaient morts dans la forêt. Parfois dans leur cabane qui s'était enflammée. Ou bien ils s'étaient perdus en allant chasser*». Au

printemps ils brûlent les cabanes et s'installent sous des tentes. On s'étonne que les hostilités n'aient pas repris. C'est dans cet entre-deux que s'installe le temps du récit. Un délai difficile à cerner, un mois? deux? le temps d'installer un climat très particulier, une sorte de camp de jeunesse dans lequel, à vrai dire, l'auteur isole notre petit quintet. À peine s'il nous parle des autres, sauf, en une ou deux occasions, du sergent Ermakov qui organise les réquisitions dans les fermes alentour — ceci déclenchera une révolte des paysans que l'Armée Rouge matera avec sévérité. Ils rapportent des poireaux, des pommes de terre, un porc, denrée que l'on imagine facilement rarissime. C'est que l'auteur ne cherche pas à nous dresser le tableau d'une armée — une centaine de milliers d'hommes au moins en cette seule forêt puisque la totalité des effectifs sur le territoire frôlait les deux millions. Seul ce quintet l'intéresse, comme valant pour tous les autres.

De quoi parlent-ils entre eux? De ces choses insignifiantes qui constituent les seuls reliefs des heures et des jours que ne différencie que le soleil ou le froid<sup>15</sup>.

Dans cette pauvreté des choses, comment ne pas établir un parallèle avec la Grande Guerre, ou plutôt avec la façon dont l'Histoire s'en est emparée pour nous en parler? Relisant ces jours-ci un des nombreux volumes des «Lettres des Poilus», je suis frappé du ton qui s'en dégage et qui est, bien sûr, intentionnel du projet émotionnel visé: il veut faire ressentir le poids du drame, la séparation et, bien sûr, la mort qui rôde, il tire les larmes. Chez Mingarelli, on n'est pas dans le registre de l'émotion, on est beaucoup plus réservé. La mort n'a pas à s'exprimer tant elle vide la réalité de sa substance même: face à la mort, que vaut l'émotion? À la mort ne saurait s'opposer que la survie. Et tout le reste est romantisme. C'est pour cela que les deux victimes du quintet sont Evdokim, l'innocent absolu qui n'aura même pas eu le temps de comprendre qui sont les ennemis, et Sifra, le plus habile au tir, qui n'aura pas eu l'occasion de dévoiler sa virtuosité. Pour ajouter à l'absence de solution romantique, Evdokim se révèle en fait incapable de former ses mots: la légende ne pourra donc même pas s'écrire...<sup>16</sup>

Quant à l'expérience de la guerre, la brutalité avec laquelle Mingarelli la décrit est plus terrible que tous les témoignages sur Verdun: *«Les premiers coups sont partis et les obus sont tombés en avant de la colonne dans un fracas terrible. Les mules ont détalé au galop vers la lisière de la forêt tandis que de grosses mottes de terre retombaient là où les obus avaient éclaté. Ça hurlait partout dans les jardins. On s'était tous jetés par terre. [...] Après il y a eu un silence et le sifflet du commandant Kaliakine a soudain retenti. Toute la compagnie s'est relevée et on a commencé à courir à l'opposé de la forêt. [...] On a plongé dans le fossé, on a roulé au fond et on a cherché l'air. Soudain Kyabine s'est redressé et s'est mis à appeler Sifra de toutes ses forces... Mais il était là au fond du fossé. Il était tout couvert de sang. Il semblait tous nous regarder d'un même regard, et regarder nulle part en même temps. [...] Sifra semblait fixer le ciel à présent, sa mâchoire tréssaillait, et le désespoir de son regard, nulle part encore je ne l'avais vu...»* Pavel se dévoue pour lui tirer dans la nuque. Quant à Bénia, *«je baisse la tête parce que je suis fatigué et qu'il n'y a nulle part où se cacher.»* ■

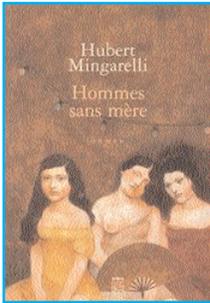
16. *« Fallait pas me la faire. Le gosse Evdokim ne savait pas plus écrire que moi avec mes cinq lettres. Quelques pages en étaient couvertes, et ces lettres, bien alignées, mais aucune, je le voyais bien, ne composait un mot.*

*Je tenais le crayon. Ça me brûlait de dessiner une lettre, de m'y mettre. Mais je n'ai pas osé à ce moment-là. J'ai remis le crayon dans le carnet, et le carnet dans ma poche et je suis sorti de la tente.*

*Je voyais la forme des tentes. J'entendais qu'on gémissait et devant moi le ciel était noir. Que des pauvres lettres alignées il avait su écrire, le gosse Evdokim, alors je me suis mis à furieusement penser à ce qu'ils allaient devenir, l'étang et les chevaux morts, l'habileté de Sifra et tous ceux qui meurent et qui sont nos frères.*

*Je me tenais devant la tente, sur le versant de cette colline, face au ciel. Le carnet m'appuyait contre le ventre, et de nouveau ça m'a brûlé de m'y mettre, oui, mais cela je devinais, j'avais déjà le presentiment, avant même d'avoir commencé, que le ciel est sans fin et qu'il n'y a pas les mots. »*

## « Hommes sans mère », 2004



17. « Hommes sans mère »

Le Seuil, 2004 –  
env. 150.000 signes

18. « ... tous deux fumèrent, Olmann tourné vers le bar, et Homer à moitié tourné vers la salle, observant les choses et les gens dans la maison, évaluant leurs chances de passer une bonne nuit. Il avait déjà aperçu les filles en entrant, assises les unes à côté des autres contre le mur du fond. Mais à présent, dans sa position, il lui était difficile de mieux les observer. Il ne voulait pas diriger ses regards franchement vers elles.

Les hommes étendaient leurs jambes sous les tables couvertes de toile cirée, buvaient et se parlaient à voix basse, l'air indifférent aux filles alignées au fond. Ils étaient une dizaine et Homer tenta de les jauger. »

« Un jour brûlant, les quartiers-mâtres de seconde classe Homer et Olmann marchaient entre des champs de pommes de terre. La route montait, ils étaient silencieux tous les deux, et leur bateau mouillait dans la baie très loin en dessous d'eux. Ils avaient de larges taches de sueur sous les bras et dans le creux du dos, et portaient la casquette rabattue sur le front. Le soleil était devant eux dans la perspective de la route. » C'est que ces deux-là n'ont nulle envie de passer leur journée de détente dans les bistrotts du port, les uns sur les autres dans la promiscuité de tout ce qui s'échange ordinairement dans les bars. À commencer par les filles. Ils ont envie d'être peinards. Homer s'est fait crayonner un plan qui devrait le guider, de l'autre côté de la colline, vers un bistrot tranquille. Une journée va passer à cet aller-retour. Une journée sans fait notoire, sauf que, dans cette extrême attention qu'ils portent aux êtres et aux choses, ils vont toucher du doigt la proximité du bonheur et de la détresse.

L'écriture descriptive de Mingarelli permet de visualiser les lieux avec précision :

« [La vallée] était peu profonde et très verte, et il y avait un cours d'eau et des arbres verts le long, et par endroits il s'élargissait et formait des étangs tranquilles et tout brillants, alors les arbres se reflétaient dedans avec beaucoup de netteté, et ainsi le vert des feuillages se multipliait et ça avait un air encore plus tranquille autour de ces étangs. Et il y avait des maisons rouges entourées d'arbres et des parcelles de maïs et plus haut sur les versants il y avait des parcelles de tabac. » Il leur faut du temps pour redescendre jusqu'au bordel. Ils n'y arrivent qu'au soir tombant : méritera-t-il toute cette journée de marche ?<sup>18</sup>

La maison dispose d'une véranda surmontée d'une guirlande d'ampoules colorées. C'est ce détail qui me remet en mémoire un texte de Sagan sur un tableau de Botero.



Il n'y a pas ici les chairs épau-nouies du Colombien mais ce même grand mélange des corps amollis, en attente, lascifs quand il le faut.

Olmann va faire ce pour quoi il est venu<sup>19</sup> puis se mêler aux joueurs de cartes. L'affaire se dénouera moins heureusement quand, au petit matin, il se fera casser la figure près de la rivière et dépouiller.

Homer, lui, est plus distant, il se lie moins facilement. Il noue un dialogue avec un garde assis dans l'entrée, revolver sur les genoux. Ce garde est muet et ne s'exprime que par gestes. C'est Maria qui va raconter son histoire à Homer. *« Elle avait de jolies dents pointues. Elle avait la peau presque aussi sombre... et portait une robe légère qui lui découvrait les genoux. »* Elle est particulièrement gracieuse, légère et souple. Ses jambes fascinent le marin.

Elle se déshabille, *« Elle avait commencé à ôter sa robe en la descendant sur sa taille, et Homer vit la cicatrice sur son sein, elle était profonde et déformait le sein affreusement. Il resta sans bouger et soudain baissa les yeux et Maria remonta la robe sur sa poitrine. »* Il ne pourra pas l'aimer mais ce qui viendra entre eux ressemblera à

s'y méprendre à de la tendresse.

La nuit passe : bières, cartes, conversations... *« Homer s'apprêtait à se lever et à retourner dans la maison quand la douleur l'étreignit. Il la sentit venir dans ses dents, s'étendre dans la mâchoire, puis elle reflua dans sa gorge pour finalement se concentrer dans le creux de sa poitrine. Il ouvrit la bouche, regarda autour de lui, et un flot de salive lui emplît la bouche. Il l'avalait et tenta de contenir la douleur en retenant sa respiration, et en relâchant l'air tout doucement. Il réussit ainsi à la contenir. Mais il savait qu'elle allait revenir, enfler irrésistiblement et devenir insupportable. »*

La douleur finit par passer et Homer monte avec une fille. Et puis il redescend et paie à nouveau rien que pour rester un bon moment avec Maria. Elle s'endort. Lui va simplement descendre jusqu'à la rivière, ramasser un galet, le mettre en poche.

Et puis une averse passe. C'est l'heure d'entamer le chemin du retour, de laisser en plan les visages dont certains auraient pu être aimés. Et, bien sûr, il n'y aura ni avenir ni retour.<sup>20</sup>

Je n'ai pas souvenir qu'il ait embrassé Maria... ■

19. « Olmann désigna discrètement les filles derrière Homer, et demanda :

– Dis-moi maintenant, comment c'était ?

– Ça a été, dit Homer. Et toi ?

Olmann souleva les yeux, baissa la tête et toucha du front la jambe d'Homer.

– C'est vrai ? demanda Homer. Autant que ça ?

Olmann releva la tête.

– Bon sang oui ! dit-il. »

20. « Ils s'éloignèrent sous la pluie et la brume, leurs silhouettes flottèrent et tremblotèrent comme s'ils s'enfonçaient dans l'eau, et finalement ils échappèrent à la vue. »

## « L'année du soulèvement », 2010



20. « L'année du soulèvement », *Le Seuil*, 2010 – env. 145.000 signes

21. « Il ferma les yeux comme si la lune l'éblouissait et il pensa au soir où il avait été assis dans l'église, devant son feu. Et il ne se souvenait pas s'il avait compris alors comme tout était bien et parfait, ce soir-là. Il ne se souvenait pas s'il avait réalisé jusqu'à quel point, l'église et le feu et le ciel et la neige dehors et lui-même, étaient vivants, que chaque élément, lui y compris, semboîtait, l'un nourrissant l'autre, et soudain avait surgi une voix paisible et familière, mais qui ne disait rien de particulier, une voix qui parlait du vent, ou comme le vent. "Peut-être que je l'ai réalisé à ce moment-là, songea-t-il. Mais qu'est-ce que j'en fais maintenant? À quoi ça me sert? ça ne me donne même pas l'envie d'y retourner. Alors c'est bien inutile." Il n'entendait plus aucun bruit, à part les battements de son cœur. »

Du soulèvement, il est peu question. Ou indirectement, car Cletus et Daniel sont chargés de veiller sur un officier prisonnier. Ils gravissent une pente assez sévère et vont y attendre presque jusqu'au matin que les troupes insurgées viennent récupérer le prisonnier. Pourquoi a-t-il fallu cette halte là-haut? On ne sait.

Entre Cletus et Daniel se joue un bras de fer autour de l'autorité – que traduit la possession du fusil. On ne comprend pas très bien qui, en définitive, serait le supérieur de l'autre sinon que Daniel finit par prendre le dessus et Cletus par renoncer.

Avec San-Vitto un début de complicité naît, autour de l'échange de cigarettes. Cletus lui donne quelques conseils pour l'interrogatoire qui doit suivre. Au terme de ces vingt-quatre heures éprouvantes, Cletus retrouvera un peu de sérénité dans une marche hivernale qui s'achève par un feu de bois et « la voix paisible et familière du vent ».

On retrouve dans ce bref survol l'univers dépouillé de Mingarelli et le choix désarmant de dialogues sans prise sur la

réalité concrète, comme si les personnages poursuivaient on ne sait quelle obsession intérieure.

Sans doute plus que dans les romans précédents, on repère le rôle assigné par l'auteur aux descriptions. Chaque chapitre démarre par une indication paysagère. « *Les trois hommes gravissaient le versant doré de la colline, entre les fougères et la bruyère. Par endroits, ils enjambaient la source qui descendait le flanc escarpé.* » (2) « *Sans qu'ils s'en aperçurent, la lumière devint partout uniforme, car le soleil, pourtant loin de toucher l'horizon en bas dans la vallée, ne les éclairait plus directement.* » (3) « *San-Vitto regardait le ciel. Les couleurs changeaient. Le bleu du soir poussait le violet. San-Vitto avait l'impression que c'était le ciel en entier qui avançait dans la lumière couchante.* » (4) « *Plus la lune montait dans le ciel devant lui, plus il avait l'impression qu'elle montait lentement. Il lui semblait qu'elle avait perdu son élan.* » (7)

À ne lire que ces descriptions se constitue une lecture surprenante du roman qui mène au même univers sur lequel nous avons si peu de prise.<sup>21</sup> ■

## « Un repas en hiver », 2012

« Une pauvre lumière entrain par la fenêtre couverte de givre. » Il suffit de peu pour savoir que l'on est chez Mingarelli. Encore une fois l'hiver, la neige, des militaires aux consonances balkaniques: le lieutenant Graaf, Bauer, Emmerich... Le narrateur n'est pas nommé puisque la nécessité narrative de l'impose pas. Pourtant cette voix qui dit *je* apporte énormément de proximité au récit et justifie l'écriture même: comment revenir obsessionnellement sur une phrase qui fut dite si elle ne chemine pas dans la conscience de quelqu'un...

L'univers sera à nouveau celui de la guerre et d'hommes perdus, livrés à eux-mêmes dans l'absurdité d'un règlement militaire. On les sent à bout, au bord de l'inhumain – le froid est glacial et le pays dépeuplé de ses habitants.

Ces trois-là sont acculés à une tâche qu'ils ne supportent plus: « Il en arrive aujourd'hui mais tard probablement, en sorte que le travail est prévu pour le lendemain ». Qui arrive? Et quel travail? Il faut attendre un peu, qu'ils aient pu aller plaider leur

cause auprès du commandant, pour apprendre qu'il est question de « fusillades ». Rien là que de banal en temps de guerre et sans doute les trois l'ont-ils fait machinalement. Mais il y eut ce jour où ils eurent à fusiller les Juifs qui leur lavaient le linge<sup>23</sup>. Alors tout, plutôt que ces quelques secondes ultimes de pure cruauté. Va donc pour « la chasse ».

On imagine d'abord que c'est de gibier qu'ils parlent: il faut nourrir toute cette armée prise dans la glaciation. Quelques pages plus loin, un doute nous prend: « Chez les Polonais, ce n'était plus la peine d'y aller. Les peu qui s'y cachaient, on les avait trouvés ». Dix pages encore et nos doutes sont levés: Emmerich a traversé un champ jusqu'à la lisière du bois, intrigué qu'il était pas un détail insignifiant de lui seul aperçu, même pas un nuage de fumée, juste un soupçon, une vibration. « Il était accroupi devant l'entrée du trou. Il avait une main posée sur la cheminée qui dépassait à peine du sol. » Du trou, maladroitement, s'extirpe un homme qui lève les bras. Ils en tiennent un!

Hubert Mingarelli  
Un repas en hiver



22. « Un repas en hiver »,  
Stock, 2012  
– env. 160.000 signes

23. « Pendant tout le mois d'octobre, c'est leurs mains qui avaient lavé et plié notre linge, et nos cigarettes qu'ils avaient fumées. Et par malchance pour eux, pour nous, parmi la centaine qu'ils étaient ce jour-là, c'est devant Bauer et moi qu'ils s'allongèrent sur le ventre, dans la clairière. Bauer et moi, on voulut échanger nos places avec d'autres tireurs, mais le temps d'hésiter et de se demander comment faire, les autres à côté avaient déjà tiré. Alors bien obligés on tina sur nos laveurs de linge, et juste avant, l'un des deux nous avait jeté un regard plein de tristesse, parce qu'il allait mourir, bien sûr, mais aussi nous avait-il semblé, parce que c'était nous qui le tuions. »

24. « Mais j'en avais assez, et de penser à demain, d'imaginer Graaf nous empêchant de repartir, le cafard me mangeait déjà. Et même si Emmerich ne nous avait pas menti, si c'était réellement le Juif qu'il voulait sauver, Bauer avait raison de toute façon, comment croire mon Dieu qu'un seul aurait suffi à nous soulager quand nous rêverions à lui, la nuit.

Alors je donnai mon avis à propos du Juif, en sachant que j'allais briser l'âme d'Emmerich, mais en espérant pas pour longtemps, pour ce soir, pour cette nuit seulement. Je le fis en priant le ciel qu'Emmerich n'ait pas longtemps le cœur et l'âme brisés, et que tout ça il l'oublie vite, comme le reste.

Mais ce n'est pas ce que j'aurais fait, je le jure, si j'avais su où habitait le basard, si j'avais pu savoir qu'il attendait Emmerich au printemps, pas loin d'ici, sous le pont en Galicie. Et que bientôt le seul courage que nous aurions, Bauer et moi, serait de ne pas détourner les yeux pendant qu'il mourait. »

Dans ce qui va se raconter, le Juif aura sa place. On sent peu à peu que la rudesse extrême des conditions extérieures rapproche les hommes, bourreaux et victime. D'autant qu'un cinquième personnage va s'inviter dans la maison où ils ont trouvé un temps refuge et où ils vont réussir à se préparer une soupe : un Polonais, dont le racisme outrancier à l'égard du Juif va choquer Bauer et ses camarades.

Alors ils invitent le Juif à se joindre à eux pour manger. La tentation est grande de céder à un sentiment d'humanité et de le laisser partir. Le débat s'installe, rude et économe en mots.

« — Pourquoi il retournerait dans son trou ? On s'est donné du mal. On est partis sans manger, on a crevé de froid. À quoi ça sert ? [Bauer]

— Ça sert qu'on l'aura fait au moins une fois. [Emmerich] On en a tué combien, dit-il alors d'une voix qu'il cherchait à dominer. On a le cafard, on en a assez. Laissons-le partir. Quand on pensera à lui, ça nous soulagera. »

Ils mettent la proposition aux voix, c'est au narrateur qu'il revient de trancher. Sa décision — terrible<sup>24</sup> — est à l'image de la situation : « Par moments, sans le

chercher, je croisais le regard du Juif. Ce que je lisais dans ses yeux n'avait ni sens ni rien. Je veux dire que dans sa façon de me regarder, il semblait exprimer que tout ça, ce que nous mangions, le feu dans la cuisinière et le soir qui entrainait par la fenêtre, tout ça n'avait pour lui ni sens ni rien. » Six mots scellent son destin : « On le ramena à la compagnie ».

Des trois soldats, Emmerich est celui qui présente le plus clairement des lignes de faiblesse. Lui seul a des enfants, un fils, dont la pensée le préoccupe — il est question de l'attrance pour la cigarette. Et les deux autres s'ingénient à le conseiller sur l'attitude à adopter : ferme mais sans rigidité. De proposition en proposition, ils en formulent une qui semble apaiser leur camarade. Dans la rudesse générale du récit, tant de sollicitude nous étonne. Mais c'est l'intuition qu'ils ont — confirmée par les faits au moment où le livre s'écrit — d'un destin douloureux qui rend singulier leur regard sur Emmerich. Comme s'ils transféraient sur lui la pitié qu'ils auraient pu avoir pour le Juif. Car le temps de la narration est aussi celui des regrets et des culpations.

Dès la page 22 l'auteur nous éclaire sur le destin d'Emmerich et n'y reviendra plus avec autant de détails : *« J'aurais vu Emmerich adossé à un pilier, les yeux grands ouverts dans le bon printemps de Galicie. Je l'aurais entendu haleter et cracher, cherchant désespérément à nous parler, à Bauer et à moi, tous les deux agenouillés devant lui. Mais le sang l'étouffait, et Bauer et moi nous ne savions pas quoi en faire de tout ce sang. Et nous ne savions pas comment parler à Emmerich. Nous ne savions plus rien faire du tout, comme si la balle nous avait traversés nous aussi, sans nous faire saigner comme Emmerich, mais nous laissant désemparés, agenouillés devant lui, inutiles et muets jusqu'à la fin. »* Dès lors, nous portons sur lui un regard bienveillant, comme si nous tentions de déchiffrer les clins d'œil du destin.

« Inutiles et muets » comme ces trois-là le sont devant tout ce qu'ils ont à vivre : riant furtivement d'une lampée de bonne soupe, faisant front sans sentimentalisme devant les situations extrêmes auxquelles ils sont confrontés.

L'univers de Mingarelli est sans morale, sans débat existen-

tiel, sans conflit de conscience. La vie n'est que cet instant-ci. Bauer et le narrateur traversent leur propre vie sans projet autre que de la faire durer. Il n'y a même pas en eux, comme chez le Polonais, l'expression d'un espoir, d'un rêve, d'une force capable de dynamiser l'être – la haine du Juif chez le Polonais. Ils sont résignés. Comme l'est le Juif qui ne tente pas de fuir ni d'exploiter la relative bienveillance de ses geôliers. Il s'est terré quand il l'a fallu pour survivre, il semble se satisfaire d'être promis désormais à la mort.

*« Ainsi commença le repas le plus étrange que nous fîmes en Pologne. »*

*« Debors, par la fenêtre, la lumière était toute pâle et s'en allait encore. Les flammes dans la cuisinière nous éclairaient par-derrière, nous mangions et nos ombres nous accompagnaient en dansant sur la table. »*

« Un repas en hiver », ce serait ça : un spectacle de marionnettes manipulées à vue. À certains moments on fixe le regard sur la gestuelle des manipulateurs mais toujours l'ombre des poupées déforme les silhouettes en un ballet sinistre. Noires évidemment, toutes les ombres...<sup>25</sup> ■

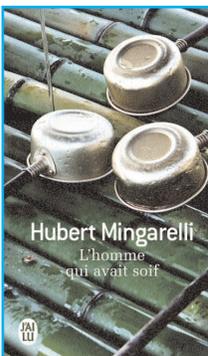
25. *« Il faisait nuit lorsque nous sortîmes de la maison. La porte de la resserre avait fini de brûler. Les braises nous éclairèrent pour renfler nos affaires. Debors, le froid nous surprit comme un événement auquel nous ne nous attendions pas. Sur le seuil, le Juif remit sa veste, ses moufles en peau et son bonnet. »*

*« On le ramena à la compagnie, et le lendemain, on nous laissa repartir à l'aube, avant la première fusillade. La lune se couchait. Des nuages couraient devant. Un chat traversa la route. Dans la nuit gelée, je voulus me souvenir d'une prière et la dire pour Emmerich et son âme brisée, mais ce qui me revenait, c'était des bribes, pas grand-chose. On traversa un hameau. Une lueur apparut derrière une fenêtre. Emmerich marchait seul devant. Je fis ce que je pus, je lui dis quand même les bribes. »*

## «L'homme qui avait soif», 2014



26. «L'homme qui avait soif», Stock, 2014  
– env. 140.000 signes



Peleliu fut l'une des batailles les plus meurtrières de la Guerre du Pacifique: 97% des défenseurs japonais y perdirent la vie! Cette petite île de l'archipel des Palaos est dominée par le mont Umurbrogol, une montagne qui comprenait des centaines de grottes calcaires, connectées entre elles par des tunnels. Beaucoup étaient d'anciennes galeries de mine qui furent transformées en positions défensives. Les ingénieurs y ajoutèrent des portes coulissantes blindées en acier, munies de multiples ouvertures permettant de tirer avec des mitrailleuses. Bref, un véritable bunker.

C'est là que fut affecté Hisao Kikuchi, au percement de galeries. «Ils creusaient la montagne, le jour, la nuit, dans la pâle lumière des ampoules électriques. Ils dormaient tout près de ceux qui venaient les remplacer pour creuser à leur tour. Ils étaient couverts de poussière jaune.» Cette poussière qui leur envahit les poumons est responsable de la «maladie de la soif» dont Hisao tombe victime. Un besoin de boire inextinguible. «Quand j'ai soif, je perds la tête. Tout à l'heure j'aurai mal

partout, j'aurai peur de mourir. [...] La nuit aussi je perds la tête. Dans mon rêve, il y a cette eau qui me manque. Il y a la montagne qui tremble, la poussière qui m'étouffe. Chaque nuit. Mais l'eau, elle me manque aussi quand il fait jour.» Cette polydipsie qui l'affecte est le ressort de ce court roman.

Mais d'abord Peleliu, puisque le souvenir hante à ce point Hisao que ses pensées, sans cesse, le ramènent vers ce qui faillit être son tombeau. Car les Japonais vivent dans l'attente de l'attaque des avions américains. Dans la montagne, il n'y a ni jour ni nuit. «Ils retournèrent au front de taille. Ils virent les dos couverts de poussière jaune. Ils sentirent la sueur et l'âcre odeur de l'urine. On leur passa les pelles et les pics, sans un mot. Ils creusèrent dans la montagne. C'était le jour, c'était la nuit. Comment le savoir. Ils cognaient, frappaient, la roche éclatait. Ils sentaient les vibrations des manches en bois jusque dans la nuque. Il y avait longtemps que leurs mains ne leur faisaient plus mal.» Un bain, un enfer, n'était l'amitié avec Takeshi, qui sait inventer des chansons.

Un jour les avions sont là. Une déflagration, une explosion, la mort, l'incompréhension de la survie<sup>27</sup>.

Tous moururent, même Takeshi<sup>28</sup>. Quand il sortit, Hisao fut pris pour cible par un soldat américain qui le rata, deux fois. Hisao s'écroula à ses pieds et « *Le soldat qui avait presque cessé de rire [de sa maladresse] prit sa gourde à la ceinture, l'ouvrit, fit deux pas en avant et lui tendit* ».

Quand nous faisons la connaissance d'Hisao, au début du roman, il est dans le train, il porte une valise dans laquelle il a précieusement enveloppé un cadeau pour sa fiancée : un œuf de jade. Il se rend sur l'île d'Hokkaido pour épouser sa marraine de guerre, Shigeko. Il ne la connaît pas, il ne l'a jamais vue, mais il a reçu ses lettres.

Au premier arrêt, la soif le tenaille à tel point qu'il ne peut s'empêcher de recueillir, suintant sur un rocher, une eau rare. Il ne résiste pas à son besoin et le train part sans lui. Dès lors il n'aura de cesse de retrouver sa valise.

Sa marche va lui valoir des fortunes diverses : partager un poisson sur la plage avec un groupe d'énergumènes dont l'un l'agressera plus tard pour le voler ; faire

la route dans un camion avec un chauffeur trop sensible : il a pris en pitié son neveu, orphelin, et l'emmène voir une mère qui n'a rien à faire de lui. Au terme de son périple, il remet la main sur sa valise et prend le bateau pour Hokkaido. Il y a là un soldat noir américain. Incompréhension mutuelle.

On retrouve dans ce roman le goût de Mingarelli pour les êtres simples, pris dans des conflits primordiaux. Le contexte de la guerre du Japon nourrit de façon très sensible son récit autour de Peleliu : ce n'est plus d'une guerre qu'il nous parle, mais d'hommes que l'imbécilité militaire – Peleliu n'était d'aucun intérêt stratégique – ravale au rang d'animaux ; il y va de leur vie, avec ce besoin de boire, et quand on leur prendra la vie ce sera sans même les toucher, j'allais dire sans même qu'ils aient une mort à eux : anonymement, brutalement, dans le noir.

Le contrepoint de Shigeko, et la figure maternelle de la logeuse, Mme Taimaki, apportent douceur et tendresse, comme le personnage de Takeshi qui chante jour et nuit. En vain, bien sûr, puisque seule en garde trace la mémoire défaillante d'Hisao. ■

27. « *Soudain, il y eut un bruit sourd, énorme, la montagne se souleva et ils furent projetés contre les parois et ils retombèrent et à nouveau la montagne se souleva. [...] Soudain le calme revint, la montagne cessa de bouger, ils crachèrent la poussière, ils s'essuyèrent la bouche, arrêtaient de trembler, s'accroupirent, et ainsi commença leur vie dans le noir.* »

28. « *Mais Takeshi ne reparla pas pendant longtemps, à part un gémissement, un souffle plus fort que sa respiration. Puis il se mit à trembler. Hisao l'enveloppa d'un bras, et les tremblements cessèrent. Ensuite il lui sembla que Takeshi bougeait la tête, et il voulut lui dire de ne pas bouger, mais Takeshi murmura, lentement et d'une voix plus frêle que lorsqu'il chantait : « Maman, papa, j'ai mal aux mains, j'ai mal la tête, à quoi ça sert de vivre. » Et dans sa fièvre, après que Takeshi eut cessé de respirer, Hisao eut besoin de réfléchir pour savoir qui de lui ou de Takeshi avait parlé.* »

## « Éloge du peu » (une fausse interview d'Hubert Mingarelli)

29. *Le Matricule des Anges*, int. Thierry Guichard, 2002 à propos de « La beauté des loutres ».

30. *Télérama*, int. Martine Laval, 2000.

31. *Lecture/Écriture*, int. Tistou, 2004.

32. *Le Télégramme de Brest*, Prix des lecteurs 2013.

33. *Librairie Dialogues*, à propos de « Un repas en hiver ».

34. François Alquier, *Magazine Espaces culturels* Leclerc, 2014.



Ce dossier Mingarelli a d'abord été publié, en 1916, dans notre revue numérique



saisons

*Votre écriture est simple, dé-pouillée. Elle utilise un lexique du langage courant. Vous vous défiez du lyrisme, vous exprimez peu de sentiments en termes poignants.*

Je veux rester sur terre. S'il y a des choses à faire, il y a des choses à faire; s'il faut mettre du foin, les personnages mettent du foin. Ce ne sont jamais des intellectuels dans mes livres, ce sont des manuels, des gens qui font des choses mais qui ont en même temps quelque chose en eux.<sup>29</sup>

Je ne crois pas au talent. Je crois au labeur. J'ingurgite, je recrache, je travaille et c'est là que surgit l'écriture.<sup>30</sup>

*Tous vos romans se déroulent, je ne saurais dire autrement que nulle part: les lieux ne sont jamais vraiment identifiés et la neige contribue souvent à noyer les repères identifiants. Est-ce pour cacher la part autobiographique?*

Écrire, faire des phrases? Écrire un livre, il y a deux choses quand on écrit un livre. Il y a d'abord l'idée du livre qu'on a en tête, l'idée des personnages, l'idée de ce qu'on va dire. Il faut le concrétiser mais on n'a pas les moyens de dire exactement ce qu'on a envie de dire. Il faut s'en

approcher le plus possible. Chacun a son histoire. Sa propre histoire est un chef-d'œuvre. Même si c'est banal, c'est un chef-d'œuvre. Moi, je préfère raconter des histoires possibles, simplement humaines, à hauteur d'homme. Pas de grandes choses mais des choses justes et les plus vraies possibles.<sup>31</sup>

Même lorsqu'un roman raconte une histoire décalée dans le temps et qu'elle raconte des situations que je n'ai pas vécues, je sais que je suis tout le temps dedans intimement.<sup>32</sup>

*Vous expliquez souvent qu'écrire c'est accompagner vos personnages pour faire surgir leur vérité...*

Je pars avec eux un matin et tout ce qui se passe, je le fais avec eux. Je ne fais pas de plan. Mon habitude c'est de démarrer avec rien. Ce que le lecteur sait de mes personnages, je n'en sais pas plus. Je ne cache rien. Je n'ai aucune idée de ce que je fais, je le vis de l'intérieur.<sup>32</sup>

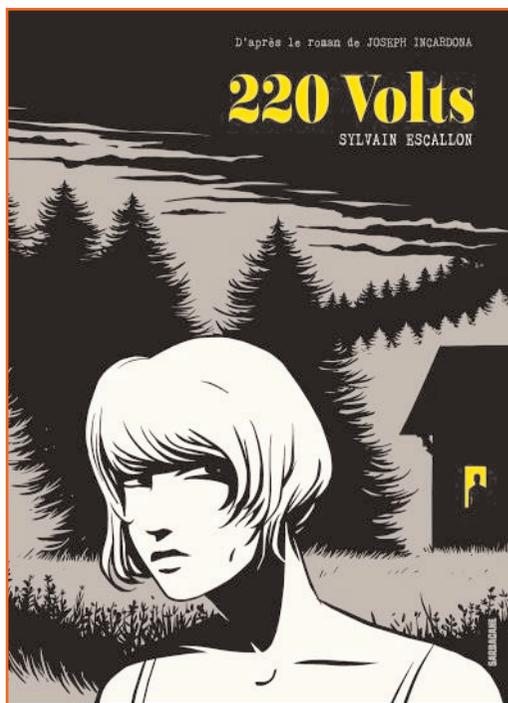
Quand j'écris, je ne sais pas.<sup>33</sup>

*Vous ne surlignez jamais les choses...*

J'essaie d'en dire le moins possible. Comment dire les choses sans les dire?<sup>34</sup> ■

SYLVAIN ESCALLON

«220 VOLTS»



*Retour au noir et blanc que j'affectionne,,,*

Ramon Hill est un écrivain à succès. Mais depuis plusieurs mois, rien. Panne sèche. Son roman est en retard, la page reste blanche et avec sa femme, le courant ne passe plus.

Margot prétend qu'un séjour en montagne, dans le chalet familial, leur ferait le plus grand bien. Le bon air, dit-on, régénère les corps fatigués et apaise les esprits anxieux.

Mais l'isolement devient parfois une prison et l'autre, une menace...

*“Être à ses côtés ne me faisait plus rien. Qui sait si je ne couvais pas une petite dépression?”*



Le questionnement de Ramon à propos de sa femme Margot est bien classique, s'ensuivront quelques indices qui alimenteront le fil de la suspicion,

Ce roman graphique se feuillette agréablement, l'intrigue m'a poussé à continuer la lecture, le dessin tout en noir / blanc est agréable.

Je n'ai, néanmoins, pas été ravi par cette découverte.

Par contre la fin est surprenante, bien vue. Elle explique à mes yeux la monotonie classique de l'histoire... À vous de juger!

Michel Deshayes ♦



d'après le roman de Joseph Incardona, Éd. Sarbacane, 2015

S. ESCALLON

## TANT QU'IL Y AURA DES PROFS...

Lorsque j'ai remis les pieds dans une librairie après le premier confinement, à l'heure du numérique et de la vente en ligne, les rayons d'une librairie m'ont fait penser aux tombes bien alignées d'un cimetière militaire, (là abstraction de la guerre, ici celle de la culture). À la différence qu'ici, les vivants et les morts se partagent les lieux. J'ai consulté des ouvrages mis en valeur, qui, pour piquants qu'ils fussent, ne se signalaient ni par leur qualité technique ni par leur profondeur, au milieu d'autres qui par un excès d'intelligence dénotaient une passion excessive pour les idées. Les livres agréablement écrits pour ne rien dire côtoient ceux conçus sans visée littéraire, sinon pour informer ou transmettre. Le lecteur moyen neuf fois sur dix y trouve son compte surtout s'il a pris soin de se référer au top dix de son hebdomadaire préféré. On peut considérer qu'au moins celui-là est un bon paroissien, il pratique. Concédonsons avec indulgence que tout lecteur est la somme positive de plusieurs facteurs négatifs. Il faut du temps pour apprécier les grandes œuvres! Une vie?

Si nous nous abandonnons à la futilité du plaisir de lire, c'est en pleine conscience que nos lectures simples, confuses ou désordonnées déposent aussi leurs sédiments à condition d'avoir hérité d'une solide structuration intellectuelle. Chacun de nous possède ses propres chefs-d'œuvre.<sup>1</sup> Nous ne les avons pas élus, ils se sont imposés sans doute parce que nous sommes parvenus à les vaincre après plusieurs tentatives de lecture, ou bien parce que ceux-

là sont entrés en communication avec notre moi intérieur. Les livres ont constitué, pour la plupart d'entre nous, le paysage en arrière-plan du tableau de notre existence.

Cette esthétique littéraire en partie venue de l'école confère à notre culture une sorte d'allure. Elle se manifeste dans une conception quasi liturgique de la lecture. Même si l'on peut parler de lectures dans toutes les variations possibles de l'écrit, la littérature avec sa prétention eucharistique de transmuter la chair en verbe, occupe la position privilégiée. Bien avant les sciences ou la philosophie, elle a été la première à nous mettre en relation avec les grands esprits qui nous ont accordé la permission de penser. Sans cette transfusion spirituelle nulle formation ne serait complète.<sup>2</sup>

Le souvenir des premiers contacts avec la chose écrite marque à jamais ceux qu'elle a touchés. Parfois ce qui ressemble à un rejet voire de la haine n'est qu'un amour trahi. Ne faisons aucun grief à la jeunesse de moins demander à la littérature aujourd'hui. Les vices et les défauts d'une génération sont ceux du siècle tandis que ses qualités lui sont propres. L'enseignement, déshabitué du sacré, ne lui offre que parcimonieusement l'opportunité de jouer sur la gamme des enchantements de l'esprit. Il en résulte l'engourdissement d'une intelligence qui ne saisit rien que les contraintes des examens. L'indolence littéraire, le défaut d'esprit critique passeraient bientôt pour une forme d'élégance si certains de leurs professeurs ne s'obstinaient à les prémunir contre la tentation d'aborder les livres comme on feuillette un magazine dans une salle d'attente.

On constate sans trop y remédier que les professeurs éprouvent le plus grand mal à enseigner, que les savoirs scolaires sont délégitimés par d'autres sources d'accès à la connaissance. Par ailleurs, on demande à une institution qui repose sur la croyance dans les valeurs de la République, moins de contribuer à l'élaboration d'une destinée collective que de maîtriser le monde social qui l'entoure. Devant ses difficultés à y parvenir, on l'incrimine de la mécréance croissante en son idéal. L'émotion, l'exaltation des drapeaux, la déploration de l'intelligence assiégée n'y changeront rien si on ne reconnaît pas que toute relation éducative est par essence asymétrique. En mettant sur le même plan familles, élèves et pédagogues dans une prétendue communion éducative, on condamne les enseignants à se justifier et pire à se soumettre. Comment peuvent-ils rendre leur dû à l'intelligence si on les assigne à une fébrile inefficience dans le fourré des contradictions permanentes et des intérêts particuliers mal arbitrés?

Qu'importe de soumettre à l'oral du CAPES ce type de question métaphysique, à savoir: *Le langage appartient-il à l'homme ou l'homme appartient-il au langage?* Cela formera-t-il un professeur de lettres plus apte à transmettre l'héritage au plus grand nombre? Cela gardera-il le médiocre cuistre d'inciter ses élèves à lire contre les livres à force de les ennuyer?

Il est certain que notre système éducatif doit s'adapter en permanence à la réalité<sup>3</sup>, tout en demeurant le conservateur des valeurs fondamentales et en évitant de se fourvoyer dans un élitisme méprisant. Faisant confiance aux enseignants!

Heureux les élèves dont les professeurs ont encore l'audace de leur apprendre à apprécier ce qui en français est la plus pure expression du silence de la raison contre la litanie des passions, la syntaxe. Retrouver le goût du style entre les points et les virgules comme autant de pauses et de soupirs qui affirment l'architecture d'un texte, car soutenir la ponctuation qui régule la marche des mots, et facilite la respiration de la pensée c'est déjà commencer à en élucider le sens.



*Chronique rédigée le 17 octobre.*

#### Notes de l'auteur

1. Ce sont ces livres qui demeurent longtemps sur la table de chevet ou du salon, une fois que nous avons casé les autres sur une étagère non loin de ces volumes de la Pléiade que nous ouvrons rarement, de peur de les abîmer.
2. J'en étais là dans mes divagations lorsque j'ai appris l'assassinat d'un professeur qui avait le modeste courage d'enseigner.
3. Par réalité, il faut comprendre les aspirations et les contextes sociaux et technologiques.

